

Avord

4/12/2022

Non, je n'ai pas envie de le raconter, Avord. C'est enfoui tout au fond de moi, j'y pense tout le temps mais je n'en parle jamais. Et puis je ne m'en souviens plus très bien, pas dans les détails. Pourtant si j'ai vécu un moment important, décisif, c'est peut-être celui-là. L'atterrissage en catastrophe de la famille Martinet sur la base militaire d'Avord, près de Bourges, en août 1986, est comme un condensé de ma vie, jusqu'à l'adolescence. Ce fut une fondation. Il vaudrait mieux que je m'explique. Ne serait-ce que pour moi, pour cerner cette importance.

A quarante ans passés, notre père avait réalisé un de ses rêves d'enfant en passant son brevet de pilote d'avion. Un bel exploit, qui montrait à nouveau comment il pouvait parvenir à ses fins à force de travail. Il avait dû assimiler le contenu d'un manuel d'un bon millier de pages, en plus de ses occupations habituelles, et avait pratiqué pendant des dizaines d'heures. Depuis l'aéroport de la Sangsue, à côté de Nevers, il nous emmenait faire des balades à bord d'un Robin DR 400, un petit avion à quatre places qui appartenait à l'aéroclub. Je suivais sans enthousiasme. Je détestais cette sensation d'être figurant dans le rêve d'un autre.

Petit à petit, notre père s'enhardissait. Il nous proposa un jour de vraies vacances en avion, quelques jours dans le sud-ouest. C'était l'été, le ciel était bleu, le sol de la France défilait sous nos yeux, et nous fûmes en quelques heures au pays du cassoulet. Je ne sais plus si nous y sommes restés deux ou trois jours. Nous dormions à l'hôtel, nous mangions au restaurant. Il y eut une étape à Albi. Je me souviens d'avoir survolé les remparts de Carcassonne.

C'est au retour que le rêve de mon père a tourné au cauchemar. Son brevet ne lui autorisait que le vol à vue, c'est-à-dire avec la ligne d'horizon visible et en suivant des repères au sol: rivières et fleuves en particulier. Arrivés au dessus du centre de la France, alors que la Loire aurait dû être notre guide pour pointer sur Nevers et commencer la descente, la Terre était cachée par une masse épaisse et uniforme de nuage. Une masse qui semblait infinie, sans le moindre accroc pour dévoiler le sol.

Il fallait pourtant descendre et nous plongeâmes. L'avion fût englouti. L'épaisseur des nuages était considérable, il y avait des centaines de mètres à descendre sans rien voir autour de nous que du blanc. Un blanc sans nuances, dans toutes les directions. Sans repères visuels, impossible de savoir si nous descendions, si nous montions, si nous virions à gauche ou à droite. Le cerveau est ainsi fait. Au bruit plus ou moins aigu du moteur de l'avion, nous comprenions que nous accélérions en descendant ou que nous reprenions de la hauteur. Dans ces conditions, il faut naviguer aux instruments: altimètre et gyroscope pour suivre les virages notamment. J'étais assis à côté de mon père, à la place du copilote, et je lui transmettais toutes les informations que je lisais sur la dizaine de cadrans qui étaient devenus nos seuls sens. Il tâchait de garder le cap en faisant doucement descendre l'avion vers la Sangsue.

Ce fut long, très long, même si cela se compte en minutes. Nous étions perdus. Descendus trop bas, nous étions dangereusement près du sol, à la merci du moindre relief. Je me souviens

d'une ligne électrique évitée de justesse. Tous les quatre, nous étions à bout de nerfs. Nous pensions à la mort. Nous la sentions toute proche. Elle nous tenait dans sa paume.

Il fallait remonter, se remettre à l'abri du nuage, parce qu'il n'était plus possible de trouver le bon chemin avec un brouillard descendant ainsi jusqu'au sol. Nous sommes remontés, aux instruments. Je crois que c'est mon père qui a établi le premier contact avec Avord. Eux aussi avaient dû nous repérer sur leurs radars. Un aéronef en détresse. Ils nous guidaient maintenant en donnant les directives les plus précises à mon père, et en tâchant de nous rassurer. Mais pour nous, le voyage était terminé, nous n'en pouvions plus. Mon père demanda l'autorisation d'atterrir sur la base militaire. Elle lui fut d'abord refusée, car la base est interdite aux avions civils. Mon père insista, leur força la main. Il n'était plus capable de finir le voyage. Ils acceptèrent. Toujours guidés par la même précision militaire, nous atterrîmes enfin, parvenant à s'extraire du nuage de mort par sa seule porte de vie. Il paraît que l'événement est resté dans leurs annales. Des années après, mon frère a connu un ancien appelé qui faisait à ce moment son service militaire à la tour de contrôle. Il se souvenait encore de l'immatriculation de l'avion: FGCU, Fox Golf Charlie Uniform Eco. Dans son souvenir aussi, nous avions frôlé la mort.

Au mess des officiers, on nous servit à boire. Je me souviens d'un soda orange, pétillant et bien sucré, qui prit pour moi le goût du bonheur parfait. Le goût de la Terre, de ses vulgarités, mais surtout des joies intenses qu'elle offre à ceux qui l'aiment sans chercher à s'accomplir dans les cieux. Le trajet jusqu'à chez nous se fit en voiture. L'avion restait à Avord. Mon père et mon frère retournèrent le chercher quelques jours après. Moi, j'étais devenu franchement allergique. Plus que jamais j'allais aimer la Terre et ses rivières, l'humilité du sol et des aventures paisibles qu'il propose: la marche, la course, la nage! Vivre, c'est avoir les deux pieds sur Terre. Ou les agiter dans l'eau. Le goût de l'altitude, c'est de la mégalomanie morbide. Je ne m'élèverai donc pas, je préférerai explorer le monde à ma hauteur. Atterrir allait devenir le but de ma vie.

Quand mon père est mort en 1988, certains ont cru qu'il s'était tué en avion. Je me suis longtemps demandé s'il n'avait pas cherché l'expérience de mort imminente qu'il nous avait fait vivre. Nous n'avons jamais été aussi intensément une famille que durant ces longues minutes. Je lui en ai beaucoup voulu de nous avoir entraîné dans ce voyage. Il m'a remercié d'avoir été un bon copilote, alors que j'attendais de sa part des excuses. Je suppose qu'il aurait pu passer un coup de téléphone pour connaître la situation météo au-dessus de Nevers. Je me rends aussi compte qu'il a fait preuve de sang-froid et qu'il a sauvé nos vies. Mais nous ne demandions rien, au départ. Il a sauvé les vies qu'il avait mises en danger. Bien, c'est déjà ça. Il n'a jamais reparlé d'Avord, et il a continué à voler, jusqu'aux falaises de Fréhel.